

sobre, la nourriture à cinq sous par jour, n'empêche pas leur teint frais, leur mine réjouie et leur santé robuste.

Le dimanche 21 août, c'était la distribution des prix à l'établissement de Saint-Nicolas; tout l'esprit de l'institution se réléchissait dans cette solennité. La cause de la charité, celle de l'enseignement du peuple, celle de l'instruction professionnelle étaient gagnées. Ecoutez bien, et suivez le programme de la distribution, lu à haute voix. Après la langue française et l'écriture sainte, la géographie et l'histoire; après l'histoire, la musique, la mieux comprise des poésies; après les prix de musique, les prix d'atelier. Suivez le programme: l'utile va être placé à Saint-Nicolas avant l'agréable, et le plus utile aura le pas sur ce qui l'est le moins. Dans les prix d'atelier, la profession la plus humble est nommée la première; c'est le moyen de la relever. Le prix des cordonniers d'abord, celui des tailleurs après; puis celui du tourneur et du passementier avant celui du bijoutier et du graveur. C'est de l'économie politique et de la philosophie en action.

Mais la distribution des prix, c'est le couronnement du maître autant que celui de l'élève, c'est le couronnement de l'œuvre, c'est un résultat. Remontons à la cause, sachons à quelles rudes conditions s'obtiennent les succès de la charité, dont la patience aussi est le génie; racontons à nos lecteurs l'histoire et les détails de la belle fondation de Mgr. de Bervanger. A cette source de l'instruction professionnelle du pauvre, comme à la source de la charité publique, c'est le christianisme, c'est un prêtre que nous rencontrons.

Dans une maison du faubourg St-Marceau prenait naissance, en 1827, l'œuvre de St-Nicolas. La même origine modeste est commune aux fondations les plus durables, 7 pauvres enfans y formaient le germe de l'établissement; tout y était pauvre. Un honnête ouvrier était chargé de surveiller les études et l'atelier; sa femme préparait la nourriture des enfans et s'occupait des autres soins du ménage. Au bout de six mois, un logement plus vaste et plus approprié à la fondation s'ouvrit aux élèves. Ce logement on l'avait loué. L'usage de louer à long bail les maisons de charité et d'enseignement devrait être substitué le plus souvent à celui d'élever de dépendieuses constructions. Beaucoup d'institutions pieuses succombent sous les frais de premier établissement. Les bâtimens, qui sont le moyen, dessèchent vite et pour longtemps, les sources de la bienfaisance qui est le but. Si les capitaux engouffrés dans les propriétés immobilières des institutions charitables étaient employés à la charité, il y aurait trois fois plus d'indigens secourus. La fondation de Saint-Nicolas, à cette seconde phase de l'œuvre, établit des ateliers de brochage et une fabrique d'agrafes. Les petits ouvriers épilaient des peaux ou faisaient des trous pour des carles. Trois ans plus tard, on quitta Paris pour aller habiter, à Vaugirard, toujours en la louant, la maison qu'avaient occupée les enfans des chevaliers de Saint-Louis; elle regut 70 enfans. Une mécanique de nouvelle invention ruina l'atelier d'agrafes; celui d'épliage des peaux fut reconnu nuisible à la santé des petits ouvriers; celui des carles leur affaiblissait la vue; on les abandonna. Ils furent remplacés par des ateliers de chaussons, de socques, d'allumettes, de boutons de métal; mais, outre qu'ils ne donnaient pas de bénéfices, ce n'étaient pas des professions. L'institution en était là en 1830.

Le choléra passa sur elle sans l'atteindre. Le choléra d'une part, de l'autre la révolution de 1830, loin de l'étouffer dans son germe, grossirent considérablement sa population. L'établissement fut transféré à Paris, rue de Vaugirard, 93, où il est aujourd'hui. Il pouvait contenir 100 enfans, divisés en cordonniers, tailleurs, compresseurs d'imprimerie, fabriciens d'étiquettes à l'usage des marchands de portefeuilles, et imprimeurs en taille-douce. Il fallut renoncer à l'imprimerie en lettres et en taille-douce; ces ateliers coûtaient trop.

M. le comte de Noailles avança 100,000 fr. à l'œuvre sans intérêt pendant dix ans. Ses largesses ne se bornèrent pas à ce bienfait. Le prêt de 100,000 fr. était à notre avis un présent funeste. La fondation, de locataire devint propriétaire: elle se jeta dans d'immenses constructions, non sans doute au-dessus de ses besoins, mais à coup sûr au-dessus de ses forces. La témérité pour réussir n'en a pas moins tort: celle de Mgr. de Bervanger, le fondateur de Saint-Nicolas, fut si heureuse, qu'en douze ans le nombre des enfans s'est élevé de 100 à 550; qu'il a fallu créer une succursale à Issy; et que ce nombre de 550 monte toujours. Mgr. de Bervanger ne s'en est pas tenu à l'expérience de ses tentatives individuelles: il a visité toutes les maisons charitables de France et de l'étranger; il a fait la comparaison de ses plans avec les épreuves tentées dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Ecosse, en Prusse, en Saxe, en Bohême et en Autriche, en Bavière, dans le Wurtemberg, en Suisse, en Italie, à Rome. C'est à Rome qu'il a rencontré, dit-il, les institutions les plus fécondes et les plus complètes. Mgr. de Bervanger compte aujourd'hui neuf ans d'efforts non interrompus. Apprécions à sa valeur le travail de sa charité patiente, de son expérience laborieuse, et puisqu'il faut le dire, de son audace; profitons-en, ne souffrons pas que pâlisse le fruit de tant de zèle. Honte au gouvernement, honte à nous, malheur aussi à nous si la société, si Paris laisse s'accomplir un tel désastre!

L'institution de Saint-Nicolas dans son état actuel a pour but de joindre à l'apprentissage d'un métier, les études élémentaires, et particulièrement celle de la religion. Elle se propose de faire de bons chrétiens, de bons ouvriers, de bons citoyens. Un peu plus d'une heure par jour est employée à l'explication du catéchisme, de l'Evangile et de l'histoire sainte. La prière du matin et celle du soir, comme partout, est faite en commun. Les plus petits et ceux d'une santé délicate n'assistent pas durant l'hiver à la messe

qui a lieu tous les jours. Il en est de même des plus grands qui travaillent dans les ateliers. Les enfans chantent l'office en musique; les plus sages servent à l'autel. Les parens et les bienfaiteurs des enfans peuvent assister aux exercices religieux.

On enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique et l'orthographe, les élémens de la grammaire française, la géographie, l'histoire de France, l'analyse grammaticale et logique, la tenue des livres, le dessin linéaire, la géométrie pratique, le chant, la gymnastique et la natation; les premières notions de physique, de chimie et d'histoire naturelle, applicables aux usages de la vie; l'arpentage et le toisé; l'horticulture, l'économie rurale et domestique, et l'hygiène.

L'enseignement est pratiqué par des laïques qu'on appelle des Frères; ils sont pourvus de diplômes et soumis à tous les réglemens universitaires.

Les enfans qui ne font pas partie des ateliers ont huit heures et demie de classe par jour. Les plus petits se lèvent plus tard que les autres, et ont deux heures de classe de moins.

Saint-Nicolas compte aujourd'hui des ateliers internes au nombre de vingt. Les principaux sont ceux des cordonniers, tailleurs, selliers, passementiers, bijoutiers, menuisiers, ébénistes, fondeurs en caractères. On y a essayé de la typographie. La boulangerie, dont le pensionnat s'approprie, est desservie par des enfans de la maison. Chaque chef d'atelier prend l'atelier pour son compte: plusieurs sont d'anciens élèves de Saint-Nicolas; ce qui offre un moyen excellent de maintenir dans la maison l'esprit de discipline et d'unité. Les enfans travaillent au profit de l'atelier jusqu'à leur première communion, c'est-à-dire, jusqu'à 12 ou 13 ans. Après cette époque, le prix de leur pension et leur gain se compensent, aussitôt que leur apprentissage a atteint sa première, sa seconde ou sa troisième année, suivant la profession. Si l'éducation des enfans est complète et qu'ils restent dans la maison, leurs profits, déduction faite du prix de la pension, sont déposés à la caisse d'épargne. L'accroissement de l'âge n'en amène aucun dans le prix de la pension.

L'éducation professionnelle n'est donnée aux élèves qu'à la demande des parens, qui ont le choix de la profession.

Avant la première communion, le travail des enfans dans les ateliers est de deux heures seulement le matin, et une heure et demie le soir; après la première communion, le travail est de huit heures et demie par jour.

La nourriture, à Saint-Nicolas, est frugale; elle doit l'être. Les enfans font quatre repas. De la viande à dîner; à souper des légumes; aux deux autres repas du pain seulement; un peu de vin les dimanches et les fêtes. Les viandes sont les mêmes pour les maîtres que pour les enfans; on ne sert que de bon pain blanc aux uns comme aux autres. Les élèves peuvent recevoir de leurs parens ou protecteurs de petits supplémens pour le déjeuner et le goûter. Cela est contraire à l'égalité, mais conforme à la vie sociale. Les enfans sans parens ou dont les parens sont pauvres doivent s'habituer de bonne heure à ne s'appuyer que sur eux-mêmes, à voir à côté d'eux de plus riches et de plus heureux, à avoir plus de courage, à mener une vie plus dure, à être plus instruits, plus sages, plus recommandables. Le principe de l'égalité n'est qu'une illus ou une méchante fiction; ce n'est qu'une illusion d'isolement partout ailleurs que devant Dieu et devant la loi. Il faut l'expliquer aux enfans, et quand ils l'éprouvent la leçon vaut mieux.

Le jeu assaisonne le déjeuner de huit à neuf heures, et le goûter de trois heures et demie à quatre heures et demie. Cinq quarts d'heure de récréation suivent le dîner, qui a lieu à midi. Les jeux recommencent après souper, dans l'été, jusqu'à la nuit. Les récréations sont plus longues le dimanche.

Des Sœurs préparent la nourriture des élèves et sont chargées aussi de l'infirmerie et de la lingerie; les réfectoires, comme les classes, sont chauffés avec autant de soin que dans les meilleurs collèges de Paris.

L'infirmerie est partagée en trois salles, selon la nature et le degré de la maladie. L'institution a une pharmacie et une salle de bains. Chaque jour on consacre une demi-heure à la propreté; on aide les petits à se peigner et à se laver. De jeunes mères parisiennes, plus exigeantes que d'autres, ont trouvé, dit Mgr. de Bervanger, que les ongles de leurs enfans n'étaient pas absolument irréprochables. En ce point je confesse avec humilité mon insuffisance. Dans l'hiver, la toilette de propreté des mains et du visage a lieu à l'eau tiède, ce qui est presque de la recherche. Quand la saison le permet, les enfans prennent des bains de pied. Ceux qui se montrent d'une malpropreté incorrigible sont renvoyés, et ceux atteints d'un mal contagieux quelconque, à plus forte raison. On bannit sans pitié les vicieux. Les maîtres couchent au milieu des enfans. Un d'eux veille dans les dortoirs éclairés toute la nuit. De temps en temps les enfans changent de voisins. Les plus grands se lèvent à cinq heures du matin, les petits à sept. On se couche à sept heures en été, en hiver à huit heures.

Les notes bonnes et mauvaises, remises par les maîtres, sur chaque élève, sont lues toutes les semaines, à la chapelle. La morale remonte ainsi à la religion qui est sa source. Les mieux notés reçoivent un prix à la fin de chaque trimestre. Les vacances sont très-courtes; elles devraient être tout-à-fait supprimées, car pour un grand nombre elles sont impossibles moralement.

Des récréations, des divertissemens extraordinaires marquent certaines époques de l'année: l'ingénieux supérieur a trouvé moyen d'y introduire une sorte de luxe à l'usage de ses petits pauvres, comme il les appelle. En hiver, des physiciens et des ventriloques font épanouir ces mines naïves d'er-